

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



Église d'Andance - Cette frise qui soulignait le départ de la voûte romane a été en partie réemployée au-dessus du portail occidental.

Éditorial

Chers amis,

L'assemblée générale de la Sauvegarde, traditionnellement itinérante, parcourt l'Ardèche au fil des ans pour rencontrer chez eux les responsables de la vie locale, apprécier leurs réalisations en faveur du patrimoine et découvrir ou revoir des sites remarquables et leur évolution.

Cette année, elle nous conduit à Coux, au cœur de l'Ardèche, dans une zone de contrastes et d'échanges. Zone de contrastes entre le massif granitique et métamorphique des Boutières et les formations calcaires du Bas-Vivarais, dont les plus anciennes se sont déposées dans la mer au temps des premiers dinosaures, il y a 200 millions d'années.

Époque bien lointaine, certes, mais dont l'influence est encore sensible dans notre environnement actuel, car cette diversité géologique engendre une diversité de climats et de terrains aux ressources complémentaires. On peut ici échanger fromages et viandes de la montagne contre vins et fruits du bas pays. Et, sans le châtaignier des massifs cristallins, de quels délices serions-nous privés !

Mais les produits savoureux qui garnissent les étals d'aujourd'hui sont le fruit de siècles de labeur acharné, car, trop souvent, la terre est maigre et le rocher affleure et le paysan doit devenir expert " dans l'art de remplacer la ronce par la gerbe et de forcer la pierre à devenir du pain ", comme dit le poète.

Courage et ténacité, nous retrouvons ces qualités à Coux où la Sauvegarde accompagne, depuis plusieurs années, la restauration du moulin de la Pataudée, menée par une équipe de bénévoles compétents et persévérants, en

collaboration étroite avec la municipalité. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer cette opération et de souligner qu'elle était en outre un remarquable créateur de lien social en amenant la population de la commune à s'approprier son patrimoine à travers ce projet.

Coux nous a aussi montré une autre facette du caractère vivarois : le sens de l'accueil. Alors que les Archives départementales avaient cessé d'héberger les réunions d'associations dans leurs locaux, le maire de Coux nous a aimablement et gracieusement offert l'hospitalité dans une salle municipale pendant près d'un an et demi.

En venant à l'assemblée générale vous en apprendrez davantage, vous verrez la restauration du moulin dans sa phase finale et visiterez le cœur ancien du pittoresque village surplombant le cours de l'Ouvèze. Pour y arriver, depuis la grand-route du Pouzin à Privas, " il suffit de passer le pont ", comme dit la chanson.

Le président
Pierre COURT

Sommaire

- p. 2 - *Rendez-vous de la Sauvegarde* : Musée du Vivarais protestant au Bouschet de Pranles - Ajoux
- p. 5 - *Rendez-vous de la Sauvegarde* : Au pays d'Andance
- p. 9 - *Patrimoine industriel* : Musée « Du charronnage au car » de Vanosc
- p. 11 - Objectif Patrimoine
- p. 12 - Prochaines sorties - Encart de la Sauvegarde

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Musée du Vivarais protestant au Bouschet de Pranles-Ajoux (17 octobre 2013)

**UNE MAISON FORTE DU XV^E SIÈCLE CLASSÉE
MONUMENT HISTORIQUE AU BOUSCHET DE PRANLES**

Avant de découvrir le hameau du Bouschet de Pranles où est nichée la maison de Pierre et Marie Durand, vous traverserez une forêt de châtaigniers centenaires, témoins de l'histoire de ce pays des Boutières. Les vieux troncs noueux se dressent fièrement face à un panorama grandiose. Par temps clair, le ciel vous fera peut-être la grâce de découvrir les lignes sinueuses du Vercors jusqu'aux Alpes !

Les quelques maisons du hameau, accolées les unes aux autres comme si elles voulaient résister ensemble aux marques du temps, enserrant la maison des Durand qui se dresse au bout d'un chemin de terre.

À l'entrée de cette maison datant du XV^e siècle et classée monument historique, vous découvrirez l'antique four à pain noirci par les ans.

L'architecture des bâtiments, de type purement ardéchois des Boutières, a épousé parfaitement les dénivelés, donnant ainsi naissance à des escaliers et des cours intérieures.

Les grandes portes au sud et à l'est lorsqu'elles se refermaient à la tombée du jour assuraient la sécurité des hommes et des bêtes, d'où l'appellation de « maison forte ».

Le corps d'habitation de la maison est resté pratiquement tel qu'il était au XVIII^e siècle.

On y retrouve la cuisine, avec son magnifique vaisselier taillé dans la pierre, et son imposante cheminée abritant une cachette destinée à protéger l'éventuel prédicateur poursuivi par les soldats du Roi.

C'est qu'en ce temps là, la liberté religieuse était interdite



La maison de Pierre et Marie Durand

dans le royaume de France ! Le Roi n'accepte pas qu'il existe deux religions dans le pays, c'est l'unité du royaume qui est compromise. Au nom du principe : « Un roi, une loi, une foi, (celle du monarque) », les protestants qui s'obstinent à garder leur liberté de conscience vont devenir des hors la loi et plus particulièrement après la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV, en 1685.

En cette année 1711, Marie Durand vient de voir le jour dans cette maison du Bouschet de Pranles. Étienne, le père, greffier consulaire, mais aussi la mère Claudine Gamonnet sont tous deux de « nouveaux convertis ». Ils

appartiennent à la « Religion Prétendue Réformée » et sont appelés communément les « R.P.R ». Cependant, afin d'assurer une existence légale à leurs enfants, ils feront baptiser leur fils aîné Pierre, né en 1700, et la petite Marie à l'église catholique de Pranles (seul le baptême catholique donnait un « État Civil »).

Étienne Durand, en plus de son train de campagne, était expert foncier. Il possédait quelque instruction et était considéré comme un

homme intègre, digne de confiance. C'est pourquoi, bien que « nouveau converti », il fut chargé par les notables de la paroisse, sur recommandation du curé de Pranles, de la fonction de greffier consulaire.

Cependant, Étienne Durand n'a pas craint d'affirmer ouvertement sa foi. En 1694, il grava sur l'arceau de la porte de sa maison, en latin, le début du psaume 51 : « Miserere mei Domine Deus » (aie pitié de moi Seigneur Dieu), et sur le fronton de la grande cheminée, en français, avec l'orthographe de l'époque : « Loue soy Dieu 1696 E.D. ».

Dans la famille Durand, on est, comme beaucoup d'autres familles, en apparence catholique comme la loi l'exige, mais à la maison on lit le livre interdit : la Bible.

On se rend aussi aux assemblées tenues la nuit, dans les maisons ou dans les ravins des alentours.

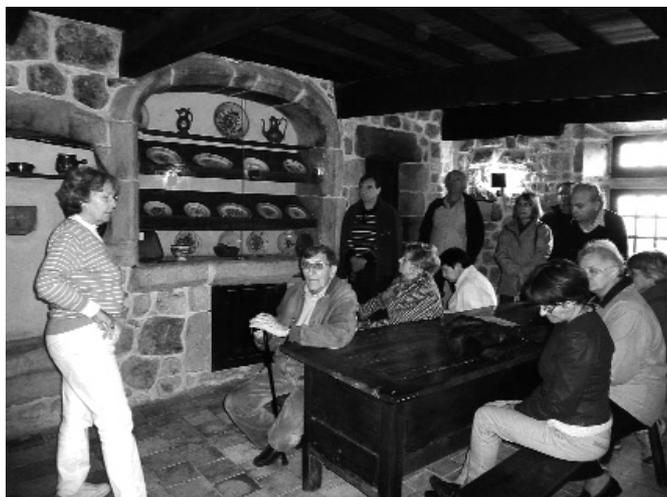
Ces assemblées nocturnes étaient parfois encerclées par les dragons du roi... c'était alors les arrestations, les galères, les prisons !

Marie avait huit ans, lorsque sa maman fut arrêtée et conduite vers Pont-Saint-Esprit, où il y avait une prison pour femmes. On n'entendit plus jamais parler d'elle.

Pierre fut envoyé à l'école à Privas, puis fera en Suisse des études dans le but d'être pasteur.

Étienne reste donc seul avec Marie. La fillette va grandir auprès de son père qui va l'éduquer. Il va lui apprendre à lire, à écrire et va lui transmettre ses convictions.

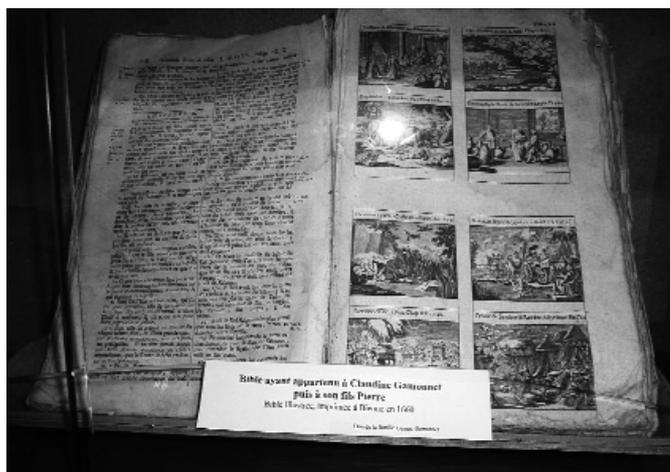
Pierre revient en France et réorganise, en Vivarais, les Églises Réformées du Désert, affirmant un loyalisme envers le pouvoir, mais revendiquant la liberté de conscience ! Il est dès lors clandestin et par conséquent recherché. Au sein de cette existence qui le met



Dans la cuisine, à l'écoute de Mme Cook

constamment en danger, il trouvera un peu de réconfort en liant sa vie par le mariage avec Anne Rouvier en 1727. Il leur naquit trois enfants dont un seul survivra. La clandestinité du fils va conduire le père, Étienne, en prison au Fort Brescou, au large d'Agde, il va y rester 14 ans.

Marie reste seule au Bouschet... elle va, quelques mois plus tard, se fiancer à Matthieu Serre de Saint-Pierre. Les deux fiancés passent un contrat de mariage chez le notaire, le 26 avril 1730 ; mais le jeune couple sera arrêté en juillet 1730, sur lettre de cachet, donc sans jugement. Matthieu Serre est condamné à la réclusion perpétuelle et va rejoindre son beau-père au fort Bréscou ; il y restera 20 ans. Quant à Marie, après quelques jours à la prison de Beauregard à Saint-Péray, elle est conduite à la tour de Constance à Aigues-Mortes, elle y restera 38 ans (1730-1768).



Bible imprimée à Bienne en 1660

Il semble que très tôt, elle devint la prisonnière la plus éminente et la plus représentative. Elle écrit de nombreuses lettres, dont la première que nous connaissons date de 1740. On reconnaît dans sa correspondance une personne calme et réfléchie, non portée à l'exaltation, vivant sa foi tout intérieurement, sans manifestation spectaculaire, mais avec une fidélité à toute épreuve. Elle accepta sa captivité avec soumission et espérance. Mûrie par l'existence de son enfance douloureuse, elle va devenir dans cette tour, auprès de ses compagnes d'infortune, un soutien mais aussi un élément de stabilité et de fermeté, bien qu'elle ne pût pas toujours empêcher les défaillances de certaines ou leurs abjurations.

Pierre exerçant toujours son ministère dans la clandestinité, subit le sort réservé aux pasteurs. Conformément aux ordres du roi, il sera arrêté puis transféré à Montpellier où il aura un bref jugement et sera pendu le 22 avril 1732.

Marie Durand revint donc dans son pays natal après trente huit années d'absence. Elle avait retrouvé sa liberté de mouvement, mais sa vie était entravée par d'autres liens douloureux : sa santé était ruinée par les dures privations, elle retrouvait l'héritage paternel mais n'avait plus la force de cultiver les terres, la vieille maison familiale était délabrée, ce n'était plus la maison cossue d'autrefois.

Marie fut donc contrainte de s'endetter. Après avoir payé sa fidélité au prix de trente huit années d'emprisonne-

ment, elle payait maintenant par une vie d'indigence ! Elle s'éteignit dans sa maison natale en juillet 1776, sans qu'on puisse préciser le jour. Sa dépouille fut déposée dans un terrain jouxtant la maison, mais on ne sait pas exactement où. Une année auparavant, elle avait légué ses propriétés à son débiteur, Jacques Blache de Privas, marchand tanneur, homme intelligent et charitable.



Mme Cook

Celui-ci recueillit le domaine dans un état lamentable, mais il sut le faire valoir.

Par la suite, ce domaine passa à différents propriétaires. Le dernier, M. Aimé Lacour, en fit don en 1931 à la Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

La résistance de Marie Durand, de ses compagnes et de ce peuple vivarois dépasse de beaucoup le protestantisme : c'est l'annonce de la marche non violente vers la liberté religieuse et plus largement vers la liberté d'opinion, vers la séparation entre les Églises et l'État.

Les murs de cette maison du Bouschet de Pranles ont gardé en mémoire les événements dramatiques du passé et, pour mieux les conter, ils ont laissé place à un musée : le Musée du Vivarais Protestant.

Les différentes pièces de la maison, tout en gardant farouchement leur caractère originel, proposent un parcours permettant de remonter le temps. Un film d'introduction à la visite place le visiteur au cœur de l'histoire, les salles sonorisées permettent l'accès aux commentaires en différentes langues, les cachettes et les inscriptions gravées dans la pierre rappellent l'authenticité des faits.

Aujourd'hui la maison est gérée par le conseil d'administration d'une association créée en 1966. Une équipe de bénévoles assure la maintenance et l'ouverture du musée.

La visite du musée délivre un message perceptible mais non imposé. Le témoignage de la famille Durand interpelle. C'est pourquoi le musée est bien plus qu'un lieu culturel, il est un espace d'accueil, un carrefour d'échanges et de réflexion, une porte ouverte vers la tolérance au sein d'un monde où règne souvent l'incertitude et l'incrédulité.

*Jacqueline Cook
Présidente du musée*

Pour en savoir plus, notre sélection :

- MAYOR (Frédéric), *La famille Durand du Bouschet de Pranles*
- GAMMONET (Étienne), *Lettres de Marie Durand, Pierre Durand Restaurateur du Protestantisme en Vivarais et Étienne Durand et les siens*
- COULET (Pierre), *Les Protestants entre exil et espoir.*

Contacts musée :

Tél : 04 75 64 22 74
Courriel : museevivaraiss@orange.fr
Site internet : lebouschetdepranles.free.fr

DE PRANLES À AJOUX

Après le casse-croûte ardéchois pris dans la salle communale de Pranles mise à notre disposition par la commune, nous voilà en route vers Ajoux où la Sauvegarde était passée en 1968 pour une courte visite, guidée par l'abbé Arnaud.

Parmi la quarantaine de participants à la sortie du 17 octobre, un petit nombre seulement connaissait Ajoux, commune d'Ardèche de 96 habitants, située dans les Boutières à quelques kilomètres de Pranles et du col de l'Escrinet. Pour tous ce fut l'occasion de se retrouver devant des paysages magnifiques, et pour le seul jour ensoleillé de la semaine !

Déjà, de Pranles à Ajoux par le col des Croix de Cresseyllles, on découvre les serres et les vallées abruptes, où se nichent quelques hameaux éparpillées au milieu des landes ou châtaigneraies, car les hommes sont encore présents dans cette nature, pourtant pas toujours accueillante pour les urbains que nous sommes souvent devenus...

Le premier rendez-vous se situait au hameau du Rocher d'Ajoux, face au pointement basaltique, et ce fut l'occasion de situer un peu mieux cette commune dans son environnement rural : comme à Pranles, la commune est dispersée entre de nombreux hameaux, sans centre préférentiel : le Rocher d'Ajoux, puis le long d'une petite

route longeant la vallée de l'Auzenet, Lavastret (la mairie), Greytus (l'église), et sur l'autre versant en face, Le Bouchet... Blaizac enfin, cul-de-sac après une quinzaine de kilomètres. Le Rocher d'Ajoux est un élément important du paysage. À 750 m d'altitude, c'est un témoin des éruptions volcaniques de l'ère tertiaire, il y a 6 millions d'années ; il ne reste ici qu'un mur basaltique (un dyke) décapé par l'érosion et dominant sur le versant ouest un magnifique éboulis visible de très loin.

L'escalade, que nous ne ferons pas, en est déconseillée aux gens peu entraînés, mais du sommet on a un magnifique panorama à 360°...

Localement, des silex taillés ont été trouvés et attestent d'une présence humaine déjà au néolithique 5 000 ans avant J-C ; l'occupation romaine est plus discrète, mais l'existence de lieux de culte gallo-romain, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère, a été prouvée par les fouilles réalisées au sommet du roc de Gourdon, en limite de la commune actuelle d'Ajoux.

Au Moyen Âge, Ajoux était le chef-lieu d'un des quatre mandements des Boutières, il couvrait aussi Pourchères, Saint Julien-du-Gua et une partie des autres communes voisines. Les comtes de Valentinois rendaient l'hommage pour Ajoux au comte de Toulouse (1239) et plus tard au

roi de France (1280) ; les droits seigneuriaux passèrent en 1287 à Géraud Adhémar, comte d'Aps et Grignan, et en 1538 à Louis d'Anduze, seigneur de La Voulte.

Il y avait sur le rocher d'Ajoux le château seigneurial dont il ne reste pratiquement rien, sinon un contrefort appuyé sur le rocher à l'est. Le bourg castral est encore représenté par les quelques maisons anciennes que nous voyons devant nous. Notre groupe déambulera jusqu'au pied du rocher et entre les maisons du hameau dont certaines présentant des qualités architecturales intéressantes. La maison du notaire retiendra un peu notre attention, elle appartenait à Alexandre Charrier, notaire royal, et plus tard à la famille Estéoule, elle est figurée sur un plan de M. Estéoule joint à sa notice historique distribuée aux participants de la Sauvegarde en 1968.

Que de questions posées sur le rôle joué autrefois par l'agriculture, l'élevage, la culture du ver à soie (y avait-il des mûriers à cette altitude...700/800m ?), la récolte des châtaignes... ! Rôle qui avait permis un développement démographique important, puisque Ajoux comptait plus de 500 habitants entre 1800 et 1886 pour décliner très rapidement à partir de 1900-1910, mais le creux de 1990 (71 h) semble précéder une lente reprise, et la population est plus jeune que la moyenne départementale. Certes il n'y a à Ajoux ni industrie ni commerces, tout juste quelques agriculteurs pour qui la châtaigne représente

encore une source de revenus, plusieurs gîtes ruraux, un élevage de chevaux Halfinger, des roulettes en location, une passerelle en bois de châtaignier local construite il y a une vingtaine d'années sur l'Auzène... et du travail à Privas à 15 km.

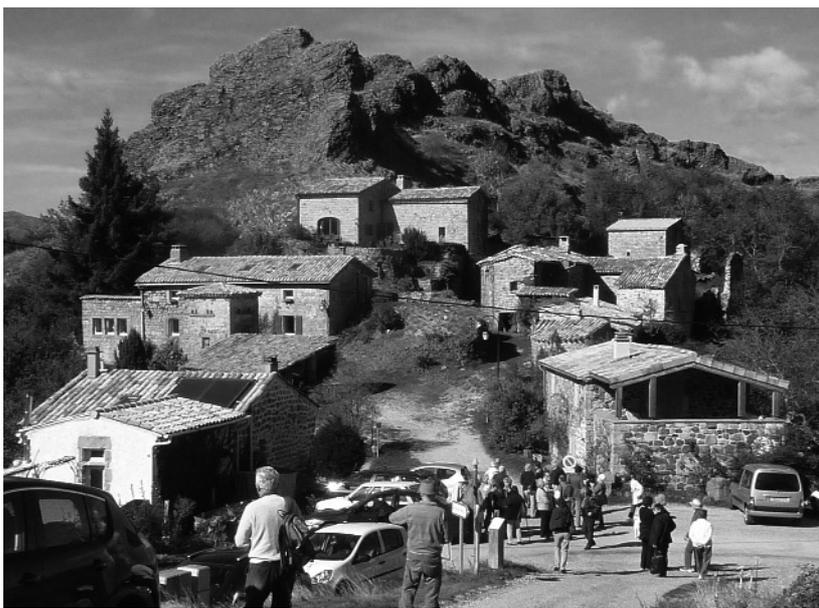
Après le Rocher, nous partons vers Greytus, à 4 ou 5 km, pour visiter l'église et parler un peu plus des personnalités locales civiles ou religieuses qui ont marqué leur époque.

L'église actuelle date de 1856 ; elle est d'une

grande simplicité, sans décors superflus ; à l'intérieur, une statue en bois de la Vierge attire l'attention, son origine est inconnue car malheureusement on ne connaît pas l'inventaire de l'église précédente qui était située au Rocher, et eut une histoire mouvementée, puisque elle fut plusieurs fois démolie au moment des luttes religieuses. En 1583, lors de la visite canonique du vicaire général, « l'église est en ruine, depuis 20 ans aucun office catholique n'a été célébré, on ignore même s'il y a encore des catholiques dans ce pays ». Reconstituée plus tard grâce aux libéralités de Monseigneur de Suze, elle fut encore (partiellement ?) détruite en 1704.

Depuis la Réforme, les protestants étaient majoritaires, leur temple démolé en 1684 sera reconstruit en 1821 à La Pervenche avec les pierres de celui d'Ajoux.

Parmi les protestants les plus connus, on peut en citer



Le rocher d'Ajoux

deux : Louis Ranc, né en 1716 à Ajoux, qui fut pasteur en Dauphiné, arrêté et condamné à mort à Die en 1745, et Jean Rouvière né en 1689 à Blaizac, prédicateur en Vivarais au côté d'Antoine Court et de Pierre Durand.

Il y avait aussi des catholiques à Ajoux, tel Antoine de Rochefort. Rochefort était officier des gardes du corps du roi de 1770 à la Révolution et à ce titre il fit de longs séjours à Versailles sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

En 1793, quand son régiment fut dissous, il se réfugia à Blaizac, devint agriculteur, et fut maire d'Ajoux de 1808 à 1830. Pourquoi à Blaizac ? Parce que sa femme était justement originaire de ce lieu où sa famille avait des terres, une maison, et des amis aussi bien dans le Vivarais qu'à Étoile et Valence. Passer de la cour de Versailles à un hameau des Boutières à cette époque troublée, quel changement pour cet homme sans fortune ! Et cela avec deux jeunes enfants... dont une fille qui épousa en 1819 Jean-Philippe de Brion, mon ancêtre il y a quatre générations.

Jean-Antoine écrivait beaucoup, sa correspondance pleine d'intérêt fait revivre à la fois la vie locale et les événements politiques, comme les journées de juillet 1830 où disparut la dynastie des Bourbons qui lui était chère, événement qui provoqua son retrait de la vie municipale à cette date, peu avant sa mort en 1839.

Visite au pays d'Andance

(14 novembre 2013)

LA CHAPELLE SAINT-BOSC



La chapelle Saint-Bosc

Voilà un nom familier aux adhérents de la Sauvegarde. De 1978 à 2008, notre association a participé à cinq reprises à des travaux de confortement ou de restauration de ce vénérable monument. Mais combien d'entre nous avaient pu le visiter ?

Nous avons donc rendez-vous, ce matin du 14 novembre, sous un ciel chargé de nuages, au hameau de Saint-Bosc, à une grande demi-lieue au sud d'Andance, d'où un chemin dans les vergers nous conduit à la chapelle éponyme. Nous y sommes attendus par Michel Faure, président honoraire de la Sauvegarde, organisateur efficace de cette journée, qui va se montrer aussi un guide érudit. Pour nous accueillir, Mme Irène Fourel,

Sur ces souvenirs se termina notre visite, occasion d'une découverte de paysages ardéchois insolites et des hommes qui les ont habités et façonnés.

Je tiens à remercier Claude de Seauve, René Féougier, ancien maire, et André Monteil, tous trois habitants d'Ajoux, grâce auxquels j'ai pu compléter mes connaissances sur leur village, et y retrouver la trace de mes lointains ancêtres. Merci aussi à M. Clair, maire de Pranles, pour la mise à disposition de la salle municipale de sa commune.

Bernard de BRION

Bibliographie

- MALARTRE (François) et CARLAT (Michel), *Visites à travers le patrimoine ardéchois*, Société de Sauvegarde, 1985, p. 143.

- LAFFONT (Pierre-Yves), *Atlas des châteaux du Vivarais* (X^e-XIII^e siècles), Documents archéologiques en Rhône-Alpes et Auvergne (DARA), 2004

- AUTRAND (Odette), Ribeyre (Régine), Estéoule (A.), Chatonay (Laurence), *Patrimoine Huguenot d'Ardèche*, cahier n° 11-2011, p.37 à 43

et dans des archives privées :

- ESTÉOULE (Jean), *Ajoux en Boutières* et RANC (Louis), *10 juin 1968*

- BRION (Michel de), *Jean-Antoine de Rochefort, 1753-1839*, paru à compte d'auteur en 1996.

maire d'Andance, a fait le déplacement, ainsi que M. Pierre Biennier, ancien maire, et M. Louis Lambert, amoureux du patrimoine.

La chapelle Saint-Bosc, ou Saint-Barral, protégée par un petit enclos, nous montre d'abord son abside arrondie au crépi blanc immaculé et sa toiture de tuiles refaite à neuf qui lui donnent un air pimpant et ne laissent pas deviner son ancienneté. Selon la tradition, son origine remonterait pourtant au V^e siècle et elle serait construite sur les vestiges d'un lieu de culte païen. Nous n'avons en fait que peu d'éléments sur son histoire. Albin Mazon mentionne une restauration au XV^e siècle, sa vente comme bien national à la Révolution et son rachat par la fabrique de la paroisse d'Andance en 1826.

Contournant l'abside, nous entrons par une porte située au midi dans cet édifice à nef unique voûtée en berceau.



Michel Faure présente la chapelle Saint-Bosc, entouré de Mme Fourel, maire d'Andance, et de notre président, P. Court

Plus question ici d'allure pimpante ; les infiltrations d'eau, avant la réfection de la toiture, ont fortement endommagé enduits, peintures et mobilier, ce dernier au demeurant très modeste. Nos hôtes attirent notre attention sur le vitrail qui orne l'oculus de la façade occidentale, refait il y a cinq ans par Jean-Pierre Terrasse, à l'identique sauf l'ajout d'une colombe. Une statue en bois peint de saint Barral, ou Barulas, est posée sur l'autel. Datée du XIX^e siècle, elle a été inscrite à l'inventaire en 1986.

La chapelle renfermait une autre statue inscrite à l'inventaire à la même date, une Vierge noire en bois peint et doré, qui a été restaurée et transportée à l'église d'Andance il y a trois ans. Nous la verrons cet après-midi. Pour la seconde visite de la matinée, la Sarrasinière, nous n'avons que quelques centaines de mètres à parcourir, en direction du nord.

Sources :

- Archives de la Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche
- Courrier et photos aimablement communiqués par la mairie d'Andance

LA SARRASINIÈRE

À quelques centaines de mètres au nord du hameau de Saint-Bosc, coincée entre la D 86 et la voie ferrée, apparaît la silhouette massive et assez informe d'un monument ruiné d'appareillage romain.

Que peut-on savoir de ce monument communément appelé « La Sarrasinière », laissé à l'abandon bien que classé monument historique en 1889 ?

La première hypothèse concernant son origine met en scène le roi arverne Bituit qui, en 121 av. J.-C., avait regroupé une confédération dont faisait partie le peuple helvien allié aux Allobroges. Ayant rassemblé une immense armée de plus de 200 000 hommes, plus ou moins bien organisés, Bituit traversa le Rhône à hauteur de Mauves, sur deux ponts provisoires et se heurta aussitôt aux légions romaines de Quintus Fabius Maximus. Celui-ci était en campagne pour mater les tribus gauloises dans l'arrière-pays des premières colonies installées par Rome dans la future Provence. Il fit charger ses éléphants, semant la confusion chez les Gaulois et leur causant de lourdes pertes, peut-être plus de 120 000 victimes.

Le souvenir de cet événement marquant amena à considérer le monument devant lequel nous nous trouvons comme un trophée commémorant cette victoire de l'été 121 av. J.-C. Malgré l'implantation du monument, à Andance et non à Mauves, près du champ de bataille, cette interprétation, adoptée par Albin Mazon et l'abbé Caillet, prévalut jusque vers 1900.

Mais, peu à peu, les opinions évoluèrent et, en 1970-1971, Y. Barnaud, après une campagne de fouilles, conclut à un mausolée, « monument funéraire de grandes dimensions, à l'architecture somptueuse », qui daterait du I^{er} siècle apr. J.-C. ; un colombarium destiné à recevoir les urnes funéraires après incinération des propriétaires de la *villa rustica* de Saint-Bosc. La somptuosité de l'édifice n'est aujourd'hui plus qu'un souvenir, le placage de calcaire qui l'embellissait ayant complètement disparu, victime du temps et des hommes, à l'exception

de quelques débris retrouvés lors des fouilles.

Ce monument rectangulaire de 10,10 m x 6,80 m est conservé sur une hauteur de 8 mètres. Les murs nord et sud, conservés sur toute leur longueur, possédaient chacun une niche en leur milieu. Il y avait une porte et deux niches dans le mur ouest et trois niches dans la partie inférieure du mur est, la face interne de ce dernier comportant aussi une plate-forme en demi-cercle.

Telle serait donc l'origine de ce monument qui fut, beaucoup plus tard, baptisé « la Sarrasinière ». Pourquoi ? Par référence aux « Sarrasins », nom donné par l'Occident médiéval aux populations musulmanes du Proche-Orient, d'Afrique du Nord et d'Espagne.



La Sarrasinière, côté ouest

Les Sarrasins, ou Maures, étaient redoutés comme des pillards, qui, du VIII^e au X^e siècles essentiellement, ont sévi sur les côtes et l'arrière-pays méditerranéens, notamment en Espagne, Provence et Italie. Ils ont remonté la vallée du Rhône, débordant même jusqu'à Saint-Agrève et Le Monastier. On suit parfaitement leur route, jalonnée par des noms laissés aux lieux qu'ils ont pillé : Sarras, la Sarrasinière, les Sarrazins, les Pierres Sarrazines en Velay...

(d'après les commentaires faits sur place par Michel Faure)

BONNE HALTE À CHAMPAGNE ET EN ROUTE POUR ANDANCE !

À l'heure du déjeuner, nous prenons la direction de Champagne, à 4 km au nord d'Andance, où l'abbaye Saint-Pierre, à la demande de Michel Faure, met une salle à notre disposition pour abriter notre pique-nique. Une pause à l'abri qui est la bienvenue après une matinée dans le froid humide. Mais, quand nous arrivons à l'entrée de la salle promise, sacs et paniers à la main, la surprise est totale. Un bon feu brûle dans la cheminée et des bouteilles de vin blanc et rouge, du Saint-Joseph de l'abbaye, ont été disposées à notre intention sur une desserte. Quel accueil ! L'ambiance devient aussitôt festive et, quand le père abbé, Maurice Bitz, vient nous souhaiter la bienvenue, c'est un groupe encore étonné, reconnaissant et ravi qui se rassemble autour de lui.

Ragaillardis par cette halte trois étoiles, nous allons consacrer l'après-midi à la visite d'Andance. Notre première station, sur le quai du Rhône, nous amène sous le célèbre pont suspendu de la ville, le plus ancien d'Ardèche encore en service. Construit par Marc Seguin en 1827, suivant la technique du pont suspendu « en fil

de fer », c'est-à-dire à câble, inventée par cet ingénieur, il suivit de deux ans celui de Tournon, premier grand ouvrage de ce type, qui fut démolie en 1966. Sa longueur totale est de 185 mètres pour deux travées. Son existence de près de deux siècles a été jalonnée d'événements majeurs : surélévation pour permettre le passage des bateaux à vapeur, destruction par les Allemands en retraite en 1944 et restauration en 1957. Il est toujours très utilisé aujourd'hui, comme en témoigne le tambourinement incessant des voitures sur les planches du tablier.

Avant sa construction, la traversée du Rhône était assurée par un bac à traîlle.

Dans le passé, Andance possédait un port assez actif, qui servait notamment à l'expédition du bois provenant des forêts du plateau vivaro-vellave. C'était aussi une halte pour les marinières à la « remonte », les auberges et les écuries pour les chevaux se trouvant plutôt en face, à Andancette. Côté loisirs, il y avait les joutes nautiques, sport jadis populaire tout au long du fleuve, aujourd'hui limité à sa partie septentrionale et pratiqué lors de certaines fêtes. On peut ainsi voir un bassin de joutes encore actif à Serrières, petite ville qui garde vive

la mémoire des marinières et abrite, dans l'église romane Saint-Sornin, un musée où l'on peut admirer d'intéressants souvenirs de leur vie, notamment de beaux spécimens de croix des équipages.

Au sud du pont, nous longeons les vestiges des fortifications de la ville, dont une belle porte, et, par des ruelles bordées de maisons pittoresques, atteignons bientôt l'église Notre-Dame, point d'orgue de notre journée.

ÉGLISE NOTRE-DAME D'ANDANCE

Situé dans le diocèse de Vienne, le bourg d'Andance était le siège d'un prieuré bénédictin, dont on connaît l'existence depuis le XII^e siècle, et qui dépendait de l'abbaye de La Chaise-Dieu jusqu'en 1544. D'une certaine importance, ce prieuré comprenait les paroisses de Saint-Désirat, Thorrenc, Talencieux et Saint-Étienne-de-Valoux.

Mais, après la fondation en 1536 du collège de Tournon, le prieuré d'Andance fut détaché de l'abbaye de La Chaise-Dieu et uni à ce nouveau collège, à la suite d'un accord intervenu entre le cardinal de Tournon, qui était alors abbé commendataire de La Chaise-Dieu, et le prieur, Charles de Tournon, son neveu. Une des conditions de l'accord était que le collège entretiendrait perpétuellement quatre novices de La Chaise-Dieu, désignés tous les cinq ans par le chapitre abbatial pour aller étudier à Tournon. Mais ce détachement n'alla pas sans soulever de violentes protestations, de la part d'abord de Christophe de Saint-Chamond, coseigneur d'Andance, et des habitants du lieu, mais aussi du chapitre abbatial, qui fit de la résistance pendant plus de

quinze ans... ne se résignant à accepter le fait accompli qu'en 1560. Et ce n'est qu'en juillet 1561 que le rattachement du prieuré d'Andance au collège de Tournon fut définitivement confirmé par lettres patentes du roi Charles IX.

Dans l'histoire religieuse d'Andance, il ne faut pas oublier de mentionner le séjour qu'y fit saint Jean-François Régis en 1624. Ce fut là, en effet, qu'âgé seulement de 27 ans, il accomplit sa première mission. La longue formation qu'il suivait encore chez les jésuites à Toulouse était en effet entrecoupée de périodes - nous dirions aujourd'hui de stages - dans d'autres centres et c'est ainsi qu'il se retrouva au collège de Tournon et que de là il fut envoyé, avec un autre religieux, pour seconder le curé d'Andance. Un de ses premiers biographes¹, au début du XVIII^e siècle, décrit ainsi son action auprès de la population d'Andance : « [...] il entreprit la sanctification du bourg d'Andance, où il fut reçu comme un envoyé du Ciel : Dieu bénit tellement son zèle que les vices qui y régnaient le plus, l'ivrognerie, le jurement, l'impureté, furent bannis et le fréquent usage des sacrements rétabli ; l'odeur de sainteté qu'il y laissa subsiste encore



Église d'Andance - Façade occidentale

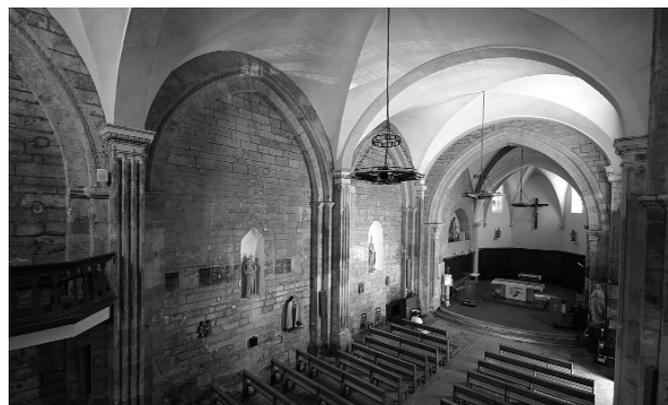
aujourd'hui. »

L'église

L'édifice construit dans la deuxième moitié du XII^e siècle était formé d'une vaste nef de grande hauteur, sans transept, divisée en trois travées par des pilastres cannelés. Mais il n'en reste que les murs latéraux et une partie de la façade occidentale ; la voûte en berceau brisé s'écroula en 1568 lors de la prise d'Andance par les protestants.

Nous pénétrons dans l'église par le portail occidental, devant lequel s'élève le porche à quatre colonnes élevé au XIX^e siècle par la confrérie du Saint-Sacrement en l'honneur de saint Jean-François Régis. Nous retrouvons donc les murs de la nef romane, construits en bel appareil

1- Daubenton (R.P.), *La vie du bienheureux Jean François Régis*, Paris, 1716.



La nef

de grès fin, renforcés par des arcs de décharge profonds, légèrement brisés, séparés par des pilastres cannelés flanqués de contre-pilastres à double ressaut. Le mur nord est traditionnellement aveugle, mais au sud, sous les arcs de décharge, ainsi que sur la façade occidentale, s'ouvrent de grandes baies en plein cintre dont l'archivolte retombe sur des colonnettes reposant sur un socle élevé.

La nef romane se termine à l'est par un grand arc en tiers-point qui s'appuie sur des pilastres cannelés, surmontés de très beaux chapiteaux corinthiens provenant probablement des ateliers viennois du XII^e siècle. D'ailleurs, tant l'architecture que la décoration de Notre-Dame d'Andance sont très proches de celles de l'abbatiale de Saint-André-le-Bas de Vienne et la rattachent donc au célèbre groupe roman viennois.

Malheureusement la nef, qui était de grande élévation, a perdu une partie de sa hauteur lorsque, au XVII^e siècle, elle fut couverte de voûtes d'arêtes lancées très au-dessous du départ de l'ancienne voûte romane effondrée. Celles-ci reposent sur des impostes modernes qui coupent fâcheusement les pilastres cannelés romans, dont on retrouve le prolongement dans les combles, avec les superbes chapiteaux corinthiens qui les couronnent et une frise décorative qui soulignait le départ de la voûte romane. On retrouve une portion de cette frise de style antiquisant, formée de carrés sculptés de rosaces, fleurons et masques, placée en remploi au-dessus du portail occidental.

La nef romane se prolonge à l'est par une travée de chœur voûtée d'une croisée d'ogives, élevée à la fin du XIII^e siècle par le prieur Bertrand (ou Pierre ?) du Colombier dont les armes figurent à la clef de voûte. L'abside polygonale est une construction du XIX^e siècle. Avant de sortir par le portail méridional, nous ne manquons pas d'admirer la très belle croix de marinière conservée dans l'église, dont Michel Faure nous présente en détail le décor. (Voir ci-après)

Dans le mur sud s'ouvre donc le portail roman, malheureusement très dégradé. Au-dessus du linteau simplement orné d'une croix pattée cerclée, on peut encore distinguer sur le tympan l'agneau pascal crucifère et, à sa droite, la silhouette d'un personnage, le bras tendu vers lui, peut-être saint Jean-Baptiste.



Église d'Andance - Portail méridional

Les deux piédroits sont surmontés de bas-reliefs pratiquement illisibles. Néanmoins, Robert Saint-Jean a

cru y discerner, à gauche, l'adoration des Mages et, à droite, leur chevauchée.

On remarque sur ce mur méridional des arases de briques et de mortier au tuileau ; traces d'une construction antique ?

Notons pour terminer que l'église d'Andance est inscrite sur la liste supplémentaire des monuments historiques depuis 1927.

Sources

- SAINT-JEAN (Robert), Vivarais-Gévaudan romans, Zodiaque, La Pierre-qui-vire, 1991.

- MAZON (Albin), Voyage autour d'Annonay, 1901, réédition imprimerie Lienhart, Aubenas, 1975.

Croix de marinières

Les croix de marinières, ou croix des équipages, sont liées au trafic fluvial sur le Rhône moyen, entre Lyon et Arles, célébré par Mistral, qui connut son apogée avant l'arrivée



de la navigation à vapeur, du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle.

Les grandes croix, hautes d'environ 1,50 m, étaient fichées sur la cabine du patron d'équipage. Les petites, dont la hauteur ne dépassait pas 50 cm, étaient laissées dans les maisons des marinières. Elles étaient bénies par le prêtre avant le départ pour la « décize » (descente) ou la

« remonte ».

Taillées dans du bois flotté, parfois achetées à la foire de Beaucaire, elles portent le Christ au centre et sont décorées de façon à peu près invariable de représentations des instruments de la passion du Christ et de symboles de la vie des marinières.

Dans la première catégorie, on peut citer la lance, l'échelle, le marteau, les clous et les tenailles, les trois dés à jouer et la robe, les fouets, l'inscription INRI.

Dans la seconde catégorie, on trouve la lune et le soleil, le pichet de vin, la tête de mort et les tibias.

Certains symboles sont ambivalents : la main (le Christ giflé et les travaux manuels), la bourse (la trahison de Judas et le commerce), la lanterne (l'arrestation de Jésus et la lanterne du bateau), le coq (le reniement de Pierre et le lever du jour).

La croix de l'église d'Andance, de grandes dimensions, est un don de la famille Marthouret. Elle porte un bateau à son sommet.

A côté d'elle, protégée par la même vitre de sécurité, se trouve la Vierge noire venant de la chapelle St Bosc et récemment restaurée.

Pierre COURT
et Paul. BOUSQUET pour l'église d'Andance

Patrimoine industriel

Musée « Du charronnage au car » de Vanosc

Dans le village de Vanosc, situé à une quinzaine de kilomètres à l'ouest d'Annonay, un espace muséal retrace la vie et l'œuvre de Joseph Besset qui est le fondateur de l'usine d'autocars Irisbus (Iveco-Bus depuis quelques mois). Comment ce fils de paysan est-il devenu un constructeur d'autobus et de cars ?

Joseph Besset naît à Vanosc, en 1890, dans une famille nombreuse qui vit, comme la plupart des vanoscois de l'époque, des ressources de la terre dans un monde dominé par la traction animale. Sa scolarité, à l'école des Frères Maristes de Vanosc, sera heurtée car, à cette époque, un enfant c'est avant tout des bras pour aider les parents aux travaux de la ferme. À quinze ans, sur sa demande, il entre comme apprenti chez un charron du village, Alphonse Landy. Avec un tel maître, il va apprendre le métier, c'est-à-dire le travail du bois et du fer, matériaux essentiels dans la construction d'une charrette, d'un tombereau, voire d'une charrue... et donc de tout ce qui roule à cette époque.



Reconstitution de l'atelier d'un charron

À l'issue de ces dix-huit mois d'apprentissage, il quitte le Vivarais pour entamer un tour de France suivant les habitudes de l'époque. On repère sa trace à Paris, Rouen et même Londres ! Arrêtons-nous un instant sur ce jeune (il a alors dix-huit ans) qui n'a pas appris l'anglais et qui doit parler un français mêlé de patois et qui va travailler aux « Carrosseries Royales » de sa Gracieuse Majesté ! Cela dénote déjà une volonté et un esprit de découverte hors du commun.

En 1910, revenu au pays, il accomplit son service militaire au Maroc et, à son retour en 1913, il ouvre un atelier de charron à Annonay près du Champ de Mars où il construit ou répare les engins des paysans du coin. Malheureusement, 1914, la guerre commence ; mobilisé, il doit cesser ses activités. Il ne les reprendra qu'en 1919. À cette date, pressentant la fin des activités du métier de charron, il se lance dans la carrosserie automobile. Pourquoi ? D'une part parce que la guerre avait donné un coup d'accélérateur formidable au moteur à explosion et la voiture automobile commençait doucement à se démocratiser. Sa construction, à l'époque, était la suivante : Le client achetait un moteur monté sur deux longerons, le tout sur quatre roues ; transmissions, freins, directions étaient fonctionnels. On emmenait cet

ensemble chez un carrossier et on décidait avec lui de la suite à donner : conduite intérieure ou décapotable, coffre à bagages, marchepieds... C'était du travail à façon. Le carrossier montait sur les longerons un bâti en bois, puis habillait le tout avec les tôles. Travail du bois et du métal : c'est un travail de charron. Il est donc normal que les charrons deviennent carrossiers et beaucoup ont suivi cette voie. C'est ainsi qu'en 1920, il sort sa première voiture, un moteur Rolland Pilain, carrossée Besset : les carrosseries du même nom sont nées. L'entreprise est prospère, à tel point qu'un agrandissement de l'atelier s'avère nécessaire : il achète des terrains agricoles à la sortie est d'Annonay et construit de vastes bâtiments... qui sont toujours debout en 2013, mais sous l'étiquette Irisbus.

Vers 1930, il anticipe le destin de son métier qui ne survivra pas à la construction en série des automobiles (toutes semblables) en se spécialisant dans la carrosserie de cars. Pourquoi ? Parce que le car reste et restera longtemps un produit construit sur la technique du moteur châssis avec un habillage décidé par le transporteur. De ses ateliers sortiront des autocars carrossés sur des châssis Saurer, Delahaye, Citroën, Panhard...

En 1936, interpellé par les résultats du « travail à la chaîne » aux usines Ford à Detroit (USA), il décide d'aller les voir sur place. Là aussi il faut une certaine dose de courage pour ce fils de paysan, pour entreprendre un tel voyage à cette époque. Là-bas, il est intéressé par le système de construction des autocars chez Garwood, un sous-traitant de Ford. Au lieu d'acheter un moteur fixé sur deux longerons sur lesquels on monte la carrosserie, on construit une structure en tube métallique dessinant la forme du véhicule. Il ne reste qu'à plaquer les tôles sur cette structure autoportante, solution déjà appliquée avec succès dans l'industrie aéronautique. Le moteur trouve naturellement sa place à l'arrière : le chauffeur n'est plus gêné par le long capot moteur et la direction devient plus souple car le poids sur les roues avant est plus faible. Il achète le brevet

sur le champ et revenu en France, il présente son premier car « Isobloc » au Salon de Paris de 1938. C'est l'apparition du premier autocar moderne. La guerre va évidemment ralentir ses activités, mais dès la Libération, il va bénéficier de la formidable envolée des « trente glorieuses ». Dès 1946, sortiront des usines d'Annonay



plus de dix cars par jour. C'est le début du succès pour cet industriel venu du monde paysan. L'Isobloc sera constamment amélioré et construit jusqu'au début des années 1960.

1945 - 1950 seront les grandes années de cet industriel. Malheureusement en 1951 des difficultés financières, aggravées par une commande argentine mal négociée, obligent Joseph Besset à déposer son bilan. L'entreprise

sera reprise par Sylvain Floirat, un périgourdin, self-made-man comme lui, qui lui donnera le nom de Société Annonéenne de Construction Automobile (SACA), avant de la revendre à la Saviem en 1958. Ce sera, là aussi, une grande époque avec près de 3 000 ouvriers et la sortie du S45, autocar passe-partout et de l'autobus SC 10. Dans les années 1980, Renault devient propriétaire de l'usine qui s'appellera par la suite Irisbus suite à une alliance avec Iveco, filiale de Fiat. Finalement en 2003, Renault délaisse la branche autocar et Iveco prend seul le contrôle du groupe. Dernier acte en 2013 avec un nouveau changement de nom : Irisbus devient Iveco-Bus et est actuellement le deuxième constructeur de cars au monde.

Pendant ce temps, Joseph Besset s'était éteint dans l'anonymat en 1959 à Mèze sur les bords des étangs du Languedoc.

Alain LECUYER

Les origines du musée

La création de l'Espace Joseph Besset, musée du charronnage au car, est due à la collaboration d'une association (La Vanaude) et d'une municipalité (Vanosc, petite commune du Nord Ardèche proche d'Annonay).

Au début des années 80, l'association La Vanaude, association culturelle du village de Vanosc, s'est vu confier des outils de charronnage par la famille de M. Alphonse Landy, charron à Vanosc, maître d'apprentissage du jeune Joseph Besset. Ces outils ont été précieusement conservés dans l'idée d'ouvrir un musée du charronnage.

La rencontre avec André Besset, fils benjamin de Joseph, va être elle aussi décisive et faire germer l'idée d'une exposition retraçant le parcours professionnel du jeune charron devenu carrossier.

La famille Besset va permettre de réunir des documents d'époque ainsi que des souvenirs précis sur Joseph et son usine.

L'association et la municipalité décident d'unir leurs efforts pour ouvrir le musée du charronnage au car, musée retraçant l'œuvre de Joseph Besset, enfant du pays. Ce sera chose faite à l'été 2001.

En 2009, la Communauté de Communes du Bassin d'Annonay prendra le relais de la commune.

La collection du musée prend de l'ampleur. Après les documents, photos et pièces de charronnage, la Vanaude acquiert des cars. Certains sont offerts ou prêtés par des autocaristes, d'autres sont achetés car pièces uniques de collection, véritable « patrimoine roulant », ces véhicules sont tous représentatifs d'une période de la vie de l'entreprise annonéenne de cars. Certains véhicules sont parfois en excellent état de conservation, d'autres sont prati-



quement en état d'épave. L'association décide de les remettre en état pour pouvoir les présenter au public. Toute une équipe de bénévoles, aidés par des professionnels (carrossiers, peintres, mécano...), eux aussi

bénévoles, se met à l'ouvrage et les épaves redeviennent comme neuves, tout en gardant leur cachet d'origine. Ainsi sont rénovés des véhicules de 1935, 1947, 1955, 1975...

Les collections du musée sont réparties sur deux sites. Le premier site a été ouvert en 2001 dans le village, sur la route de Burdignes. Un atelier de charron reconstitué avec sa forge montre comment les apprentis charrons apprenaient à réaliser des roues de chars et charrettes.

Le musée expose de nombreux outils provenant de l'atelier d'Alphonse Landy, ainsi que des machines-outils d'époque, utilisées par les charrons, tels que : tour à bois, copieur à rais, dégauchisseuse - mortaiseuse, cintreuse...

Des documents et photographies des années 20 aux années 80 montrent l'évolution du métier de carrossier de l'ère artisanale à l'ère moderne dans les ateliers d'Annonay.

Une salle vidéo permet au public de revivre l'aventure de Joseph Besset, du charronnage au car. Le musée consacre une salle à l'exposition de maquettes et modèles réduits de cars anciens et modernes du monde entier.

En juillet 2007, un deuxième site est ouvert.

Sur ce lieu de 1000 m² sont exposés des pièces de charronnage (jardinière, charrette à bras, calèche) et des véhicules de l'ère artisanale à l'ère industrielle : voiture Rolland Pilain de 1929, Citroën P32 de 1935, Citroën P45 de 1947, Isobloc de 1943, de 1951 et 1955, autocar Chausson, des cars et bus Saviem dont un SC 10 et un S45, et Renault V.I. des années 70 et 80.

Muriel BONJOLY

Le musée est ouvert tous les après-midi de mai à septembre sauf les lundis et mardis. Sur rendez-vous les autres mois.

- Contact :

Philippe Saulnier, agent de développement du patrimoine

Tél : 04 75 34 62 93

e-mail : museeducar@lavanaude.org

Objectif Patrimoine

Il est réconfortant et stimulant pour une association comme la nôtre, dont l'objectif principal est la valorisation et la sauvegarde du patrimoine, de constater l'intérêt croissant de nos concitoyens pour cette valeur. Le centenaire de la loi de 1913 sur la protection des Monuments historiques et la commémoration de la guerre de « 14 - 18 », en ravivant l'engouement pour les lieux de mémoire, ne font que conforter une tendance de fond dont nous pouvons constater plusieurs témoignages. Les Journées européennes du Patrimoine, institution trentenaire, voient aujourd'hui plus de dix millions de Français participer à leur week-end annuel. Les diverses manifestations en lien avec le patrimoine du terroir connaissent un succès croissant. Des associations se créent pour sauver des monuments ou faire revivre des traditions locales.



Trentième anniversaire de Mémoire d'Ardèche et Temps présent

L'intervention de La Sauvegarde est sollicitée quand il s'agit de protection de bâtiments, parfois de mobilier. Récemment, son président a eu l'occasion de s'exprimer sur le sujet, d'abord dans une table ronde à Chomérac, à l'occasion du trentième anniversaire de Mémoire d'Ardèche et Temps présent, puis dans une causerie à Ribes, lors d'un vernissage à l'espace culturel Louis Bresson.

Le présent article reprend l'essentiel de ces dernières interventions pour définir ce qu'est le patrimoine et mettre en lumière son importance et son rôle dans notre société.

Qu'est-ce que le patrimoine ?

Allant au-delà de la définition habituelle du dictionnaire, à orientation familiale, nous préférons celle, plus large, du géographe Jean-Pierre Charre, pour qui « le patrimoine est l'ensemble des biens matériels et immatériels, donnés par la nature ou créés par l'homme, qui constituent l'identité d'un territoire ou d'une société ».

Pendant longtemps, il est vrai, le patrimoine fut surtout une préoccupation familiale ou clanique. Ce n'est qu'en 1794 que l'État, en France, élabora la première ébauche de juridiction pour protéger les monuments nationaux des destructions massives engendrées par la Révolution. Il était grand temps ; en 1793, la Convention était allée jusqu'à ordonner par décret d'abattre les clochers, de fondre les cloches et de détruire les tours des châteaux. La prise de conscience de la valeur du patrimoine allait peu à peu faire son chemin.

En 1825, dans son pamphlet « guerre aux démolisseurs », Victor Hugo écrivait : « il y a deux choses dans un édifice, son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire,

sa beauté à tout le monde. Donc le détruire, c'est dépasser son droit ».

En 1830, Guizot créait le poste d'inspecteur général des Monuments historiques, occupé successivement par Vitet et Mérimée.

En 1913, la loi de protection évoquée plus haut fut promulguée, avec l'institution d'un inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Dans tout cela, on ne considérait encore que les monuments, le patrimoine bâti.

C'est ainsi que, pour l'Ardèche, les églises de Thines et de Cruas avaient été classées en 1862 et la cathédrale de Viviers en 1906.

Aujourd'hui, la notion de patrimoine s'est beaucoup élargie. Non seulement le patrimoine matériel englobe, outre les bâtiments, la géologie, les paysages, les jardins, les archives..., mais on considère aussi un patrimoine immatériel, avec l'histoire, la langue, les traditions et les divers autres témoignages de la culture d'une société, qui sont progressivement pris en compte par l'UNESCO.

Le patrimoine, pourquoi le sauvegarder ?

Parce qu'il est d'abord un facteur d'identité et d'enracinement. En créant des valeurs communes, il contribue à la cohésion de la société et favorise l'intégration des nouveaux venus. Hommage du vice à la vertu, les régimes totalitaires s'en prennent à lui pour assurer leur emprise. Pour créer « l'homme nouveau » suivant leurs vœux, ils coupent l'individu de ses racines en détruisant les patrimoines matériels et immatériels qui faisaient son identité. La Chine en présente un exemple terrifiant avec sa « révolution culturelle » et sa politique au Tibet. Les Khmers Rouges ont suivi la même voie au Cambodge, exterminant toutes les personnes détentrices d'un savoir ou d'un savoir-faire, artisans aussi bien qu'intellectuels, et détruisant les documents existants, y compris le cadastre.

Le patrimoine contribue aussi à valoriser et dynamiser un territoire. Par le biais du tourisme, dont il est un élément essentiel, il crée des emplois indélocalisables, liés à son entretien et à sa gestion. Il attire des visiteurs qui contribuent à l'économie locale et, s'agissant de tourisme culturel, il génère une fréquentation moins sujette que d'autres à la saisonnalité.

Le patrimoine peut également avoir un rôle pédagogique, en faisant connaître les richesses du territoire : un jardin ethnobotanique est la vitrine de sa biodiversité, un géoparc permet de découvrir ses curiosités géologiques.

L'entretien de certains patrimoines permet en outre de sauvegarder et de transmettre des savoir-faire en voie de disparition.

Le patrimoine peut encore avoir un rôle culturel. C'est le cas, par exemple, des maisons d'écrivains et autres hommes illustres. C'est aussi vrai pour les orgues remarquables qui permettent des concerts de qualité.

Sans oublier les bibliothèques d'exception, riches en ouvrages anciens, rares ou spécialisés, d'autant plus précieuses pour les chercheurs que leur catalogue est informatisé et qu'elles sont mises en réseau avec d'autres bibliothèques.

Nous pouvons ajouter, pour l'avoir personnellement

Prochaines sorties

- **Samedi 26 avril** : Assemblée générale à Coux.

Accueil à 9 h au « Fabricou ». L'après-midi, visite du moulin de la Pataudée et du vieux village. Un bulletin d'inscription comportant le programme détaillé de la journée sera envoyé en temps utile.

- **Jeudi 12 juin** : Rendez-vous de la Sauvegarde à Sanilhac.

RV à 10 h devant la coopérative vinicole de Largentière. Le matin, halte au hameau du Fayet et auprès de divers éléments d'archéologie agraire (fouloirs et pressoirs rupestres, *pléjadou*), vue sur le château de Versas, monument aux morts de Brison. Repas tiré du panier à la salle polyvalente de Sanilhac. L'après-midi, cheminement à pied d'environ 5 km à la découverte d'autres éléments d'archéologie agraire.

- **Dimanche 20 juillet** : Journée champêtre au Chaussadis.

RV au Chaussadis à 11 h. L'après-midi, visite de Saint-Cirgues-en-Montagne.

Suite de la page 11

constaté avec bonheur, que le patrimoine peut aussi jouer un rôle important en créant du lien social.

Il le fait d'abord en mettant en relation les différents acteurs d'un territoire, ceux qui gèrent son utilisation et ceux qui en prennent soin. Mais aussi, et c'est peut-être moins connu, un projet patrimonial peut efficacement mobiliser la population autour de lui. Deux exemples illustrent bien ce rôle fédérateur.

Premier exemple : la restauration, actuellement en cours, d'un ancien moulin mobilise une équipe de bénévoles aux compétences complémentaires qui se retrouvent une fois par semaine sur le chantier, depuis plusieurs années,



Chapelle dite « La Gleyzette » à Vogüé

depuis plusieurs années,

avec l'appui de la municipalité et le soutien actif de la population qui s'est approprié le projet.

Second exemple : la restauration d'une chapelle romane, dans un petit village, a pu être menée tambour battant car un mécénat populaire apportant plusieurs centaines de chèques et la mobilisation bénévole de nombreux bras pour le chantier ont assuré une très grosse part du budget et des travaux. La satisfaction d'avoir œuvré ensemble fut telle qu'à la fin de l'ouvrage, l'équipe voulut renouveler l'aventure et chercha aussitôt un autre projet à réaliser.

Tous ces exemples soulignent l'importance du patrimoine et montrent qu'il ne doit pas être sauvegardé comme un témoin vitrifié du passé, mais comme un élément utile à la communauté aujourd'hui.

Le travail de mémoire n'a d'intérêt que lorsqu'il sert la vie.

Pierre COURT

La Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche (reconnue d'utilité publique)

Sa mission : Rechercher, faire connaître, contribuer à sauvegarder les monuments et objets d'art du département de l'Ardèche.

L'aide à des opérations de restauration est sa priorité : conseils et participation aux financements avec le concours du Conseil général ou sur fonds propres suivant les cas.

Les sorties qu'elle organise à travers l'ensemble du territoire associent élus, historiens, archéologues, associations et autres amoureux du patrimoine.

Sa revue : « Patrimoine d'Ardèche » et son **site Internet** www.patrimoine-ardeche.com sont des outils précieux pour valoriser le patrimoine ardéchois.

Ses interlocuteurs : mairies, service culturel du Conseil général, DRAC, STAP, PNR des Monts d'Ardèche, associations, et toute personne intéressée par le patrimoine bâti ou naturel.

Pour la joindre : 18 place Louis Rioufol 07240 Vernoux-en-Vivaraïs - Courriel : contact@patrimoine-ardeche.com
Tél. 04 75 04 62 76 (ligne du président Pierre Court)

Pour adhérer : Envoyer à l'association (adresse ci-dessus) :

- vos nom, prénom, adresse complète à laquelle doit être envoyé le bulletin
- adresse de courriel et N° de téléphone
- un chèque du montant de la cotisation : 25€ pour une personne seule, 30€ pour un couple ou une collectivité.

Crédits photographiques

J.-P. Antoine : p. 12

C. Bernard † : p. 6

P. Biennier : p. 5 (col. 1)

P. Bousquet : p. 1, 7, 8 (col.1)

D. de Brion : p. 2, 3, 4, 5 (col. 2), 8 (col. 2), 11

Musée de Vanosc : p. 9, 10

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

Patrimoine d'Ardèche

Sté de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche

Siège Social :

Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :

18 place Louis Rioufol
07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS

Directeur de la publication

Pierre COURT

Comité de rédaction :

M.d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet
B. de Brion - D. de Brion - P. Court
G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon
C. Hotoléan

Réalisation : C. Bousquet

Impression : Print Concept,
Traverse de la Bourgade, 13400 Aubagne

ISSN : 2101-6771 Dépôt légal à parution